

Yeux fertiles

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1997). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (74), 145–153.

Bernard Hreglich

Autant dire jamais (poèmes)

NRF, Gallimard, 1996, 177 p.

Hreglich est peu connu au Québec. Pourtant, c'est à lui que nous devons *Droit d'absence* (Belfond, 1977) et *Un ciel élémentaire* (Gallimard, 1994), ce dernier recueil lui ayant valu beaucoup d'honneurs. Entre temps, il avait réussi à composer une anthologie de poètes français avec la collaboration de Fulvio Caccia: *La poésie française contemporaine. Approche de l'an 2000* (Triptyque, 1991) qui connut un certain succès à l'époque, tant au Québec qu'en France, même si Gallimard n'en fait aucune mention dans l'édition du dernier livre de Bernard Hreglich: *Autant dire jamais*.

Avec des titres qui défendent une attitude à cent lieues de la simple rêverie ou de la négociation interminable, le poète avertit d'emblée que l'univers dans lequel le lecteur accepte de le suivre est un imaginaire à la poigne solide: «Et si, sous les frasques des mots, j'instaurais la pire sauvagerie pour cette audience neigeuse dont je suis couvert?» Ce soliloque n'est qu'apparent. Le lecteur l'apprendra au fil des textes qui se répercutent ou se télescopent avec vigueur. La lecture oblige ou simule le ralenti des émotions.

En réalité, le souffle est haletant, la quête urgente, et le temps risque de manquer à tout instant, à toute expérience nouvelle et éphémère. Ici encore, les sous-titres sont trompeurs: *Transparence*, *Exil*, *Frasques* et *Mémoires*. Ces sous-titres ne font que scander et ralentir une expérience des limites de ce «guerrier par le cœur et le verbe» (p. 171). Il y murmure «ces cantiques de la nuit, convulsions des temps amers» (p. 13), ravive «cette mémoire fertile / en mages d'étincelles» (p. 20), «comme fait un voyageur, avant de perdre conscience» (p. 169), ou encore ce migrant sur le point de perdre la mémoire, ces naufrageurs... slaves, croates, solitaires. Tous les poèmes de la dernière section, *Mémoire*, rappellent ces années douloureuses de la guerre en ex-Yougoslavie et s'apitoient – à peine – sur ce jeune soldat à la merci d'un autre jeune soldat plus alerte et barbouillé de boue... Tout se passe

comme si le recueil aboutissait à cette désespérance historique. Tout ce temps accumulé pour aboutir là, à ça, à cette «plainte sourde de ceux que la vie brisa» (p. 30). Pas étonnant que le poète se retire, renfrogné, tout occupé par la recherche des mains...

Bernard Hreglich est mort des suites d'une longue et pénible maladie. Il souffrait de sclérose en plaques. Pendant des années, le corps réduisait la vie quotidienne au corps qui lâchait, au corps qui s'écroulait lentement, sans muscles, sans os, sans voix même, réduit à l'agitation des yeux et à la caresse des mains, acculé au désir de l'autre et à son déchiffrement. La première partie du recueil surtout, intitulée *Transparence*, revient obstinément sur «cette agonie sournoise» (p. 19). Il y est question d'un jongleur aux «rudes mains viriles», à la merci de «ta main fugueuse» (p. 17), à l'écoute «des voltiges de ta voix» (p. 14), à l'affût d'une présence: «et comme il faut se rendre / tu glisses tes mains lumineuses sous ma nuque / lorsque les murs s'éloignent et que, seule, tu chantes (...) sans me perdre des yeux» (p. 19). La mémoire cristallise alors ces «mains couvertes de flammes et ton regard» (p. 20). Comment saisir ce temps perdu, «la plus quotidienne ruine» (p. 24), «cette humanité frivole qui bouleverse ma mémoire», «tes mains brunes peintes d'oiseaux» (p. 27), «science exacte ou cri du cœur» (p. 29), qui le sait? mais certainement ferveur, fureur, peur de tout ce qui glisse entre les doigts et qu'on ne saurait saisir: «Désormais je t'imagine (...) / éprise de fuite et d'espace; brûlant dans un désert / les crécelles du discours» (p. 34) et «précieuse dans tes atours / tu vas illuminer la ville» (p. 36).

C'est ainsi que le poète cherche et annule tout à la fois «l'envol des rêves» (p. 44), parcourant vainement les labyrinthes absurdes des rituels de moins en moins significatifs, de moins en moins émouvants. Il s'en remet — tout en se sachant à sa merci — à l'œuvre des mains de sa «diabliesse», «à son regard où passe une abeille» (p. 48), «cette goutte de lumière» (p. 80).

La deuxième partie, *Exil*, revient sur cet état de laissé-pour-compte, d'isolé dans sa peine. Il cède sans espoir aux vertiges du voyage, dénonce son déclin et s'accroche à «un avenir consacré à peindre l'infinie science des femmes / audacieuses mais sans trahir le conteur dans ses fonc-

tions» d'illusionniste; il ébauche alors ce «procès sans lapsus ni pléonasmes» (p. 69), «devient oiseau, orage, porte les stigmates de la mort» (p. 73) et «pousse sa carcasse abandonnée vers la pointe extrême du risque» (p. 76). Non sans dévotion.

Ainsi se poursuit la marche dans la nuit, la nuit de la mémoire et celle de l'émoi présent, risqué. Ainsi se poursuit cette quête d'écriture, à mi-chemin du désir d'aller «manger dans sa main» (p. 95) et de celui de se noyer littéralement dans l'encre... «Et la passacaille / réduite en débris par un buveur d'encre / induit l'espoir de porter au feu cette main d'esclave» (p. 55).

Puisse ce parcours de lecture – il y en aurait bien d'autres – donner l'envie de lire Bernard Hreglich, de le relire surtout, en tous sens.

Robert Giroux

Denise Neveu

Des erreurs monumentales
Triptyque, 1997, 121 p.

Fidèle à elle-même, Denise Neveu continue de nous surprendre en juxtaposant une vision réaliste de la famille d'aujourd'hui (éclatée) à un regard lucide, presque surréaliste, d'un enfant «omniscient». Ce «roman-source» est assez délirant et rappelle quelque peu Réjean Ducharme par le ton et ce regard de l'enfant, ainsi qu'un certain travail sur la langue et le fait que l'enfant s'exprime comme un adulte.

Cet enfant, c'est Samuel Campeau; il est doté de dons d'extra-lucidité depuis sa naissance, et on assiste à leur évolution tandis qu'il passe de l'âge de cinq à sept ans. Il est témoin et terriblement conscient, malgré son jeune âge, des difficultés que vivent ses parents, de la relation amoureuse que sa mère entretient avec Isabelle, laquelle se retrouvera plus tard avec le père et deviendra, en quelque sorte, la nouvelle mère de Samuel. Bref, il s'était trompé de mère, et son père de femme, et Isabelle de fils, et sa mère de vie!

L'accès à la création est un aspect déterminant de l'œuvre, ainsi que la relation du narrateur avec le père qui

évite soigneusement les clichés du genre. C'est plutôt la mère qui est perçue comme l'élément problématique de la famille dans le récit. C'est pourtant elle qui initie le fils à la création, bien qu'elle ait tardé à le faire. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même: «Sans peinture à l'eau, je le jure, je n'en serais pas sorti vivant. Autrement dit: ma suicidaire de mère m'a sauvé la vie.» (p. 108) Le fils atteindra finalement une certaine renommée avec la découverte d'un coffre au trésor contenant un manuscrit intitulé *Carnet d'une traversée*, qui est vraisemblablement un journal intime, puis en développant et en commercialisant, à partir de sa peinture à l'eau, un produit destiné, semble-t-il, à soigner les parties génitales de la femme.

Le contact entre le père et le narrateur est de plus en plus manifeste au fur et à mesure que progresse le récit: «C'est entre le père et moi que la symbiose devait peu à peu s'élaborer.» (p. 28) Mais le personnage du père n'en est pas pour autant développé. On sent bien que Samuel se rapproche de lui, mais la justification de ce lien n'est pas vraiment démontrée. Le père est assez fade, peu intéressant. Isabelle l'est davantage, mais on sent bien, de toute façon, que l'auteure ne donne pas beaucoup de corde à ses personnages, dont on aurait aimé (exception faite de Samuel) voir la psychologie mieux développée.

C'est tout de même un bon roman, ne serait-ce que pour sa réflexion sur le développement de la conscience et du hasard, et surtout pour la qualité de la narration. Voilà un texte original, intelligent et surtout imprévisible, ce qui augmente d'autant plus le plaisir de la lecture.

Martin Thisdale

Normand Boisvert

Nouvelles vagues pour une époque floue

Triptyque, 1997, 137 p.

En 1993, Normand Boisvert avait publié un premier roman remarqué (*Kidnapingpong*, chez Stanké) qui mettait en scène un paumé dans la trentaine, sale, obèse et analphabète qui, pour combler ses frustrations, se mettait en tête d'enlever une jeune femme séduisante et qui la

séquestrait chez lui en espérant recevoir un peu d'attention de sa part. Ceux qui avaient aimé ce roman vont retrouver allègrement cet univers particulier de Normand Boisvert dans *Nouvelles vagues pour une époque floue*.

Dans ce recueil de nouvelles, il a essayé d'être plus personnel, et par là même, il s'en trouve plus sincère. La galerie de personnages qu'il dépeint semble tout droit sortie de son propre carnet d'adresses. Ce sont des gens que nous pourrions connaître nous aussi, des Montréalais, des voisins, des amis. Comme dans *Kidnapingpong*, Normand Boisvert conserve un attachement tout particulier pour les paumés, les frustrés, les ratés, les «en manque de sexe», les malheureux en amour, les «sans job», les «en chicane avec leurs parents», les «ceux qui puent», etc. Tout le monde va mal dans ce recueil et le vague à l'âme semble être le signe caractéristique de cette «époque floue» à laquelle le titre fait allusion. Chacun croupit dans son coin en rêvassant à tout le bonheur qu'il aurait pu avoir mais qu'il n'a pas vécu parce qu'il n'a pas su, ou parce que la chance ne s'est pas présentée, ou parce qu'il l'a laissée passer. Pourtant, *Nouvelles vagues pour une époque floue* n'est pas un livre triste, loin de là. Normand Boisvert aime ses personnages et sait les rendre attachants. Il a pour eux une tendresse profonde et il prend toujours position en leur faveur. À peine les plaint-il un peu. Il sait que l'égalité n'existe pas et qu'il y a partout autour de nous des injustices. Il sait qu'il y a d'un côté les chanceux qui ont de grosses carrières, qui roulent dans d'imposantes voitures, en compagnie de jolies filles, tandis que de l'autre côté, il y a les moins chanceux, ceux qui n'ont rien, juste leurs kilos en trop et leurs cheveux gras sur la tête, et qui regardent passer le train de la vie, la bouche ouverte et les bras ballants. Voici en gros repris dix-sept fois le thème de ce recueil de nouvelles.

En dehors de la peinture sociale, qui vaut ce qu'elle vaut car tout le monde ne souscrira pas forcément à cette vision glauque du monde et de la vie, on trouvera surtout dans ce nouveau livre de Normand Boisvert un véritable plaisir de lecture. Bien sûr, il ne faut pas avoir les oreilles trop sensibles car les «connard», «putain», «imbécile» et autres mots doux fusent presque à chaque ligne. Mais à côté de ça, Normand Boisvert n'a pas son pareil pour

installer une situation ou dépeindre un personnage en quelques mots seulement. Prenons pour exemple ceci:

Quoi de plus moche qu'un samedi après-midi de février après une tempête de neige dans un quartier misérable? (...) À part un imbécile qui essayait de sortir sa voiture d'un banc de neige avec la pédale de l'accélérateur au plancher, la rue était déserte.

Ou encore cela:

C'était une nuit venteuse du mois d'octobre. Les arbres devant l'hôpital se faisaient masser violemment par le vent.

Tout le talent de Normand Boisvert est là. Deux ou trois phrases, et tout est dit. Le décor est planté, la petite musique commence et elle sonne juste.

Et puis il y a cet humour, bien particulier lui aussi, et omniprésent, à la limite de la dérision, qui joue tout autant avec les mots qu'avec le malheur d'autrui. Parfois acerbe, parfois résigné, comme on peut en juger avec ceci:

Falik a toujours eu l'art de ramasser en quelques mots ce que nous sommes en quelque sorte. C'est-à-dire bien peu de choses en somme: une petite boule d'orgueil, un sexe entre les jambes, quelques inquiétudes et un loyer à payer tous les premiers du mois.

Or, cet «art de ramasser en quelques mots ce que nous sommes», ne pourrait-on pas dire que c'est tout simplement celui de Boisvert lui-même, justement?

Quoi qu'il en soit, pourquoi fallait-il qu'au beau milieu de ce recueil plaisant et de fort bonne tenue, il y ait la nouvelle «Pour un petit bout de crayon»? Ce texte m'a mis fort mal à l'aise et gênera probablement plus d'un lecteur. Dans cette histoire, un fonctionnaire homosexuel du bureau de l'assurance-chômage fait du chantage à un bénéficiaire pour obtenir des faveurs sexuelles et le poursuit dans les toilettes pour le harceler. Puis, alors que le bénéficiaire essaie de dénoncer publiquement son «assailant», le fonctionnaire homosexuel va accuser le bénéficiaire d'avoir essayé de le violer.

Dans cette nouvelle, le personnage du fonctionnaire gai est décrit de façon tout à fait ignoble et insultante. «Il

puait du bec, ce bouc! Ouf! Mauvaise digestion et vicieux comme un singe, cela ne me dit rien qui vaille (...).» Normand Boisvert nous dit également de son personnage qu'il a un «bout merdeux» (son sexe) et un «gros cul mou». Il le traite de «petite bouse». Il «ondule du cul comme un damné», et c'est alors qu'on lui répond: «Les gars dans ton genre, je les chie.» Son comportement est caricatural et ce que lui fait vivre et dire Normand Boisvert demeure tout à fait cliché et grotesque. Je ne voudrais pas parler ici d'homophobie parce que c'est un bien grand mot et qu'il faut en savoir plus avant de le lâcher, mais j'ai beau tourner et retourner cette petite histoire dans tous les sens, je ne suis pas sûr qu'elle soit innocente et je ne vois pas exactement ce qu'elle veut dire ou montrer. Je crois sincèrement qu'elle ne va que contribuer à entretenir des préjugés déjà trop bien établis. Et cela, je ne peux que le déplorer.

Bien sûr, ce n'est qu'une fiction et elle est tellement improbable qu'il vaut peut-être mieux en rire, se dire que ce n'est qu'une histoire excessive de plus, comme Normand Boisvert aime en écrire pour accentuer une situation ou pour dénoncer la détresse de notre quotidien. Bien sûr aussi, Normand Boisvert est méchant comme ça avec tous ses personnages et pas seulement avec les gais, ce n'est donc pas un sort particulier qui leur est réservé. Cela est vrai, si ce n'est que, d'habitude, Normand Boisvert fait preuve d'une extrême tendresse pour ses personnages; or, dans ce cas-ci, la tendresse, on ne la sent vraiment pas. Au contraire, on a l'impression que l'auteur s'est acharné tout particulièrement contre son personnage gai et qu'il le traîne dans la boue avec insistance et par pur plaisir, comme s'il n'avait de cesse de le rabaisser encore plus. Enfin, bref, je n'irai pas plus loin. Je suis toutefois sûr d'une chose: si Normand Boisvert s'amusait un jour à écrire exactement la même histoire avec un personnage juif à la place du gai, ça ne prendrait pas deux semaines avant qu'il n'ait l'incontournable Congrès juif du Canada sur le dos.

En matière de respect et de tolérance, y aurait-il des causes plus respectables que d'autres? Des victimes plus faciles à ridiculiser que d'autres? Je vous laisse avec vos réponses. Mais le pire dans tout ça, c'est que *Nouvelles vagues pour une époque floue* laisse quand même une impression très agréable et que, en ce qui me concerne, j'ai

déjà hâte de lire le prochain titre de Normand Boisvert.
Un auteur à suivre... et à surveiller.

Pierre Salducci

Anne Claire

Le pied de Sappho – conte érotique

Éditions Trois, 1996, 191 p.

Le moins que l'on puisse dire est que cette histoire est assez «spéciale», à la fois d'une fantaisie et d'un érotisme auxquels on est peu habitué. L'audace est sans doute une des grandes qualités de ce récit.

Une fillette naît avec une difformité importante au pied: son gros orteil a l'apparence exacte de son sexe, ce qui lui causera, on s'en doute bien, des difficultés tout au long de sa vie. À l'école et avec ses amis, elle doit faire des efforts inouïs pour éviter que cette particularité d'elle-même ne soit connue, afin de ne pas être rejetée. Enfin, c'est ce que sa mère lui conseille vivement. Elle désobéira et s'apercevra que son pied constitue un atout, qu'il peut être objet de désir autant que de curiosité.

Sa mère et son père étant décédés, elle doit aller vivre chez sa tante Salomé (la sœur de son père) qui l'exploitera en la faisant travailler dans son bordel, La Porte des Anges, où elle sera tout de même traitée comme une déesse grâce à son «don» qui accroît sa «valeur marchande». Elle tombe amoureuse de Julien, un poète sans le sou ou presque, qui fréquente La Porte des Anges et qui voudrait bien l'épouser. Salomé s'oppose bien sûr à cette union et use de ses pouvoirs magiques. Sappho est tiraillée entre Julien, qu'elle aime, et India, une copine prostituée avec qui elle entretient une liaison, car son orteil augmente ses désirs et son besoin d'expériences sexuelles, surtout avec les femmes.

Nous ne raconterons pas la fin pour ne pas gâcher le plaisir du lecteur, mais disons que cette conclusion laisse songeur et rachète bien des défauts. Les qualités narratives de l'auteure sont indéniables; elle sait transgresser les règles du conte (c'est tout de même un conte qui, bien qu'érotique, comporte une dose de merveilleux). Le fantasme est un aspect important, que ce soit chez les

clients ou entre Sappho et Julien. Lorsqu'un client va rencontrer une «fille», il doit respecter un scénario et une mise en scène soigneusement conçus et dont il prend connaissance sur-le-champ. Certains fantasmes font un peu cliché, comme «Le Petit Chaperon noir» (titre du chapitre), mais celui-ci est assez complexe pour être intéressant puisqu'il fait intervenir plusieurs partenaires sans nuire à la qualité de la relation entre Sappho et Julien (qui font partie de la mise en scène).

Il est dommage toutefois que l'auteure verse dans l'excès et dans la complaisance en multipliant les détails, les descriptions qui, de toute façon, n'apportent rien de significatif à la compréhension de l'œuvre. Ce n'est pas que c'est choquant! C'est simplement qu'il y a trop de glaçage sur le gâteau! Une note de l'éditeur dit: «Du jamais vu depuis *Emmanuelle l'anti-vierge*». Il y a un peu de cela. Mais il n'y a pas que cela. Certains passages ont une portée ironique et mettent l'accent sur la dérision, comme celui où Julien assiste à la nuit du grand fantasme où il doit accepter de participer, à son corps défendant, à un genre d'orgie avec d'autres hommes, ce qui le met hors de lui, surtout que ce rituel a pour but, ce soir-là, d'honorer Sappho:

À chaque image titillante, les hommes se lamentaient, leur braquemart les faisant souffrir davantage. Lorsqu'elle commença à dépeindre le pied de Sappho, les hommes n'en pouvaient plus et la prêtresse leur demanda de se tourner vers leur droite, de relever leur cape et de se pencher en avant. Ainsi chaque homme eut la vision des fesses écartelées de son compagnon et ils ne pensèrent plus qu'à se soulager. Ils se prirent en enfilade, les uns derrière les autres, se pénétrèrent à fond et, dans un rythme qui faisait grouiller la chaîne comme une partie de bites aux enfers, ils se défoncèrent de rage et de joie, tous en chœur, en une ultime offrande à la déesse. (p. 143)

Il n'empêche que c'est un ouvrage qui apporte une vision nouvelle de l'amour et de la sexualité, de la possession et de la différence, et que cela compense pour bien des choses. Il comporte une réflexion importante sur le désir qui peut ennoblir comme asservir. L'auteure ne prend pas position. Le bien et le mal n'ont pas leur place ici. Et c'est bien ainsi. L'homme (ou la femme) est son propre maître et son propre esclave.

Martin Thisdale